

La parabole des talents serai-elle là pour nous faire comprendre que, ma fois oui, le royaume de Dieu ne fonctionne pas différemment que le monde dans lequel nous vivons, celui que nous appelons non sans une pointe d'ironie : « l'univers capitaliste »

Pire, se pourrait-il qu'en retenant ces références à l'argent et au profit qu'on en tire, le Christ lui-même ne vienne donner sa caution à un système économique qui détermine la valeur marchande de toute chose et considère les gens à leur seule capacité à produire encore et toujours plus de richesses.

Je crois que si Jésus avait vraiment voulu plaquer la réalité de son royaume aux lois du capitalisme, il nous aurait alors parlé d'un quatrième serviteur : celui qui, s'étant fait avoir, ayant joué de malchance ou pour toute autre raison, s'en fut retrouvé à avoir perdu l'argent confié par son maître.

Parce que, c'est une réalité du monde capitaliste, et nous le savons fort bien : il en est aussi, et même de forts honnêtes et travailleurs, qui perdent jusqu'à leur chemise dans des investissements malheureux, des affaires qui tournent mal, voire carrément dans des escroqueries de haut vol.

Or justement, et c'est ce qui fait la différence avec tous les systèmes que les hommes ont mis en place pour s'organiser –et le système capitaliste en est un- : le royaume de Dieu ne s'accommode pas des escrocs. Il n'y a donc pas, dans la parabole des talents, de quatrième serviteur qui se fasse avoir.

La bonne nouvelle du royaume de Dieu, elle est déjà là, puisque les voleurs et les malveillants n'y exercent pas ; le royaume de Dieu est là pour que chacun, sans crainte de personne, puisse y développer ce qu'il a reçu, pour entrer ainsi dans ce que Jésus appelle la joie de son maître.

Et, dans la bouche de Jésus, « entrer dans la joie de son maître », ça ne se résume pas à cette admirable formule qu'on rencontre au détour des faire-part de décès des personnes très croyantes.

Dans la parabole, personne n'est mort ; et surtout pas les deux premiers serviteurs invités à « entrer dans la joie de leur maître ». Loin même d'être mis à la retraite, leur activité s'élargit, puisqu'il leur est confié encore plus.

La parabole des talents n'est pas en train de nous expliquer comment s'arranger avec ce que Dieu nous a donné pour mériter le salut, le paradis.

Il n'est pas besoin de parabole pour nous faire comprendre que dès le moment où, et d'une quelconque façon, quelqu'un parvient à doubler sa mise départ ...il touche le jackpot. Pour cette façon de voir les choses, un règlement de casino suffit, et peut-être un bon coup de chance... aussi.

Mais ce serait terrifiant que ce royaume-là, et nous aurions, comme le dernier serviteur, toutes les bonnes raisons d'être terrifiés. Parce que, comme lui nous ne savons pas vraiment nous y prendre pour faire fructifier ce que nous avons.

Parce que nous avons, et au regard de la majorité des êtres humains qui vivent sur cette planète, nous avons beaucoup.

Pour ne nous cantonner qu'au domaine de la foi, en comparaison d'autres temps ou d'autres lieux, nous avons effectivement beaucoup.

Au premier chef : la liberté, celle de pratiquer –ou non- notre religion, sans contrainte ni obstacle. Ensuite le cadre dans laquelle nous pratiquons : les bâtiments, les structures : héritage d'une histoire assurément. Il n'empêche que nous en bénéficions ; et jusqu'aux bancs sur lesquels nous sommes assis que nous n'avons de fait pas réalisés nous-mêmes.

Alors sur ces bancs, dont beaucoup sont vides, c'est vrai, pourrait nous envahir la même peur, la même torpeur paralysante qui avait saisi le troisième serviteur. Parce que si faire fructifier nos talents se compte en bonnes œuvres et surtout en nouveaux convertis, évidemment que là...

La tentation alors c'est toujours de sauver le peu qui reste ; d'arrimer bien solidement ce que nous redoutons de voir se disloquer ; tant et tellement qu'à vouloir fixer au sol ce que nous pensons être les piliers de notre foi, nous ne faisons rien d'autre que de les enterrer, tel le troisième serviteur son talent.

Mais de ces bancs d'églises, nous entendons les mots de l'évangile, et ce matin celui-là même de talent. Il faut, je crois, nous intéresser de près à ce mot-là. Nous demander simplement : « mais qu'est-ce que c'est qu'un talent ? ». Ne serait-ce que pour le multiplier à notre tour.

Seulement, les mots bougent, et certains plus que d'autres. Les mots disent une chose, une idée, passant de génération en génération ils expriment une réalité différente, on les réutilise pour signifier quelque chose de nouveau, sans forcément abandonner leur sens premier. C'est ce qu'on appelle l'évolution sémantique.

Le mot talent est particulièrement « évolutif ». Un talent, en français pour nous, c'est une aptitude remarquable en un certain domaine. Nous utilisons ce mot dans ce sens depuis le XVIème siècle, quoique nous l'ayons déjà un peu déprécié. Le talent, c'est, dans notre vocabulaire, juste au-dessous du génie. Le talent ça se travaille : tandis que le génie... On entendait l'inverse au XVIème siècle.

Au XIIème siècle, le talent signifie l'intention, l'envie, voire la faim. L'estomac dans les talons, c'est peut-être bien de là que ça provient.

On peut voyager avec le sens des mots, les raccrochant comme autant de wagonnets au train de notre pensée ; de la pensée de la parabole où le maître confie des talents : des talents comme des aptitudes particulières, des talents comme ce qui nous fait avoir envie, comme ce que je crois que Dieu a planté en chacun d'entre nous : cette faim et soif d'absolu.

Mais le train de Matthieu part de bien plus avant que le XIIème siècle. Et Matthieu, avec son talent, pourrait même avoir pris comme le train en marche. Parce qu'au 1er siècle, le siècle de Matthieu, le talent c'est autre chose.

D'abord le talent, c'est un poids. Tout bêtement, le « *talanton* » c'est une unité de masse grecque pour le métal –de ce qu'on peut savoir- entre 20 et 30 de nos kilos. Dans un talent d'Athènes, en cette époque, on taille 6000 drachmes, et une drachme c'est la solde journalière d'un mercenaire ; sans faire le décompte des arbalètes, on voit tout de suite qu'un talent c'est pas mal d'argent.

Mais l'argent comme les mots se déprécie : rappelons-nous le prix d'un billet de chemin de fer quand nous avions dix ans... des centimes qui ne veulent plus dire grand-chose.

Un poids, par contre, reste un poids. Le talent confié dans l'évangile de Matthieu en est un, un poids fixe, une mesure de référence, ...ce qu'on appelle un étalon. Mot d'aujourd'hui qui nous vient –et au grand galop- du même grec « *talanton* » qu'utilisait Matthieu. Voilà qui peut donner encore une autre allure à notre réflexion autant qu'à notre service.

Nous nous imaginons détenteur d'un magot plus ou moins gros, désespérant de ne savoir ni ne pouvoir le faire fructifier, et nous nous retrouvons avec ce talent-là, qui se pourrait aussi avoir le sens d'une mesure de référence ; d'une capacité à poser pour nous et pour les autres ce même regard dont Dieu nous a gratifié.

C'est avec cette parabole des talents, toute notre éthique qui est en jeu. Parce que si Dieu dépose en nous un ou plusieurs talents, comme autant de possibilités de voir nos frères et sœurs comme il les voit, de les aimer à la mesure étalonnée de ce qu'il nous aime tous, là nous avons de quoi faire fructifier nos talents. Comme les deux premiers serviteurs qui travaillent, qui agissent avec les talents confiés.

Parce qu'à un moment, notre éthique doit déboucher sur une action, une attitude. On ne peut pas rester avec son talent virtuel, une capacité à aimer les autres comme Dieu a voulu qu'ils soient et ne pas s'en servir. Cela revient à aller enterrer son talent, son étalon. Une mesure de référence n'est utile que si on l'applique, si on la pose tout à côté de ce qui a perdu sa référence, qui n'a pas de repères.

En enterrant ce qui donne sens et rythme à cet amour de Dieu qui coule pour chacune de ses créatures, c'est dans un monde de peurs, de pleurs et de grincements de dents que nous demeurons.

Or c'est justement dans ce monde qui grince que nos talents sont utiles ; si on s'en sert, évidemment. Comme on se sert d'un instrument de mesure qui peut faire que s'ajustent enfin les pièces d'un mécanisme bloquée.

C'est un travail minutieux que de veiller à la mesure des choses, que de porter attention à ce que chacun trouve sa place. C'est peut-être déjà un travail sur nous-mêmes que d'aimer les autres, pour la seule raison que Dieu les aime ; ce n'est peut-être pas dans notre nature, mais c'est à notre mesure. Cette mesure laissée par Dieu, amenée par le Christ dont nous nous reconnaissons être les fidèles.

En fait, nous ne sommes fidèles que quand nous aimons.

YAL 19.11.2017

Matthieu 25, 14 à 30

14« En effet, il en va comme d'un homme qui, partant en voyage, appela ses serviteurs et leur confia ses biens.

15A l'un il remit cinq talents, à un autre deux, à un autre un seul, à chacun selon ses capacités ; puis il partit. Aussitôt

16celui qui avait reçu les cinq talents s'en alla les faire valoir et en gagna cinq autres.

17De même celui des deux talents en gagna deux autres.

18Mais celui qui n'en avait reçu qu'un s'en alla creuser un trou dans la terre et y cacha l'argent de son maître.

19Longtemps après, arrive le maître de ces serviteurs, et il règle ses comptes avec eux.

20Celui qui avait reçu les cinq talents s'avança et en présenta cinq autres, en disant : "Maître, tu m'avais confié cinq talents ; voici cinq autres talents que j'ai gagnés."

21Son maître lui dit : "C'est bien, bon et fidèle serviteur, tu as été fidèle en peu de choses, sur beaucoup je t'établirai ; viens te réjouir avec ton maître."

22Celui des deux talents s'avança à son tour et dit : "Maître, tu m'avais confié deux talents ; voici deux autres talents que j'ai gagnés."

23Son maître lui dit : "C'est bien, bon et fidèle serviteur, tu as été fidèle en peu de choses, sur beaucoup je t'établirai ; viens te réjouir avec ton maître."

24S'avançant à son tour, celui qui avait reçu un seul talent dit : "Maître, je savais que tu es un homme dur : tu moissonnes où tu n'as pas semé, tu ramasses où tu n'as pas répandu ;

25par peur, je suis allé cacher ton talent dans la terre : le voici, tu as ton bien."

26Mais son maître lui répondit : "Mauvais serviteur, timoré ! Tu savais que je moissonne où je n'ai pas semé et que je ramasse où je n'ai rien répandu.

27Il te fallait donc placer mon argent chez les banquiers : à mon retour, j'aurais recouvré mon bien avec un intérêt.

28Retirez-lui donc son talent et donnez-le à celui qui a les dix talents.

29Car à tout homme qui a, l'on donnera et il sera dans la surabondance ; mais à celui qui n'a pas, même ce qu'il a lui sera retiré.

30Quant à ce serviteur bon à rien, jetez-le dans les ténèbres du dehors : là seront les pleurs et les grincements de dents."

I Thessalonicien 5 1 à 11

1Quant aux temps et aux moments, frères, vous n'avez pas besoin qu'on vous en écrive.

2Vous-mêmes le savez parfaitement : le jour du Seigneur vient comme un voleur dans la nuit.

3Quand les gens diront : « Quelle paix, quelle sécurité ! », c'est alors que soudain la ruine fondra sur eux comme les douleurs sur la femme enceinte, et ils ne pourront y échapper.

4Mais vous, frères, vous n'êtes pas dans les ténèbres, pour que ce jour vous surprenne comme un voleur.

5Tous, en effet, vous êtes fils de la lumière, fils du jour : nous ne sommes ni de la nuit, ni des ténèbres.

6Donc ne dormons pas comme les autres, mais soyons vigilants et sobres.

7Ceux qui dorment, c'est la nuit qu'ils dorment, et ceux qui s'enivrent, c'est la nuit qu'ils s'enivrent ;

8mais nous qui sommes du jour, soyons sobres, revêtus de la cuirasse de la foi et de l'amour, avec le casque de l'espérance du salut.

9Car Dieu ne nous a pas destinés à subir sa colère, mais à posséder le salut par notre Seigneur Jésus Christ,

10mort pour nous afin que, veillant ou dormant, nous vivions alors unis à lui.

11C'est pourquoi, réconfortez-vous mutuellement et édifiez-vous l'un l'autre, comme vous le faites déjà.